

Natid Ayouch

A LA MARGE

Natig Ayouch

A LA MARGE

Ils sont d'ici, ou de nulle part. Ils appartiennent à la rue, aux murs salis et décrépis, aux trottoirs cahoteux, aux ombres des portes, aux coins de gares, aux immeubles étroits qui les enferment. Les personnages des photos de Nabil Ayouch pourraient nous parler de solitude et de désespérance, de violence, de laideur. Ils pourraient nous accuser, nous faire peur. Ils pourraient nous demander des comptes – et d'une certaine façon, ils nous demandent des comptes; qu'avons nous fait pour eux, pour cette femme abandonnée dans la rue avec ses enfants, pour ce vieux accroupi contre un mur, endormi comme on va vers la mort, de ces filles de joie (comme on les appelle), qui émergent de l'ombre, avec une tache sombre sur leur bouche, une tache sombre sur leurs yeux. Oui, qu'avons nous fait pour eux ? Est-ce qu'ils nous soucient ? Est-ce qu'on pense à eux quand on visite les lieux fameux, les paysages fastueux, les beaux jardins et les corniches fleuries ? Pourtant, il n'y a pas de haine en eux. Il y a juste ce mur transparent, invisible, mais eux le touchent à chaque instant, qui sépare les nantis de ceux qui n'ont rien. Mais ils ont la rue. Ils vivent dehors, sous le plus beau ciel du monde, où le vent berce les palmes, où la mer étincelle, où les fleurs et les fruits forment des pyramides odorantes. De l'autre côté du mur invisible, ils nous regardent. Les enfants lèvent les yeux vers nous et nous regardent. Leurs yeux brillent, leurs yeux sourient. Un instant encore, la vie est pour eux, promesse de jeux et de rires. Un instant encore, tout peut changer. Un coup de baguette magique peut effacer le mur invisible, et nous permettre de partager la vie avec eux. Les enfants vont courir dans la rue, ils vont rejoindre les autres enfants, qui ont une famille, une maison, une place à l'école, une place dans la société. Si cela arrive, alors même les vieux perdus dans les recoins, même les mères accrochées au trottoir avec leurs enfants, même le faux dur avec sa casquette de rappeur et le vieux édenté qui mâchonne son mégot, même eux seraient sauvés. Il suffirait de si peu de choses. Juste un regard amoureux, juste une caresse. L'œil de la camera ne serait plus un trou de serrure par lequel le monde épie le monde, le reflet de la lentille ne brillerait plus sur l'iris des yeux des enfants, et ce serait le nouveau monde, enfin, ou même les murailles lépreuses seraient belles, où même les ruelles obscures seraient des avenues de lumière. Ce n'est pas du rêve qu'on demande. Ce n'est pas de la curiosité, ni de la pitié qu'on veut voir naître. Simplement la vérité, comme une vengeance. L'espoir, si cela se peut. Ou bien la vie, la commune vie.

*J.M.G.Le Clezio  
Prix Nobel de Littérature*

## LA DOULEUR DU VIVRE

Dans nos cahiers d'école, il y avait une marge à gauche qui servait à l'instituteur pour relever les fautes et autres incorrections. Un Bic rouge dessinait des croix, des points d'interrogation et d'autres d'exclamation. La marge était ainsi réservée aux intrus.

Du cahier, Nabil Ayouch est passé à la rue, pas n'importe laquelle, mais celle d'un temps précis quand elle est peuplée par des enfants sans maison, sans famille, sans rien. Ces photos ont été prises durant le mois de Ramadan 2013 juste avant l'heure fatidique de la rupture du jeûne et l'heure qui suit. Il a choisi de capter des visages et des attitudes, des gestes et des rêves, des humeurs et de la fantaisie. Cette enfance des rues, il la connaît bien pour l'avoir magistralement filmée dans « Ali Zaoua ». Mais là il y a d'autres visages, d'autres corps blessés par la vie, par le cynisme des hommes, par un destin fourbu, mal entamé, mal bricolé. Des adultes laissés sur la route, sur le bord de la route, dans la marge d'un cahier sans écritures. Eux aussi ont quelque chose à nous dire ou plutôt à nous montrer : la douleur du vivre.

Ce qui est fascinant dans ces images, ce sont les regards. Ils vous marquent et vous poursuivent. Non pour une quelconque culpabilité mais du simple fait qu'ils existent et qu'ils ne baissent pas les yeux devant la crudité de la vie. Une vie pleine de trous et de malheurs. Pourtant il n'y a point de tristesse dans ces photos. Il y a même une énergie du désespoir transformée en rire et sourire. Quand on n'a plus rien à perdre, alors tout est possible.

Le fait que Nabil ait choisi la période du Ramadan est symptomatique, car rien ne se déroule normalement en fin de journée. Non seulement les nerfs sont à vif, mais tout participe à cette dramatisation. Alors que le jeûne devrait être un moment de recueillement et de paix, il devient chez certains l'occasion d'une mise à l'épreuve qui les perturbe. Nabil a su prendre ces moments avec pudeur et empathie. Il aime ces personnages, joue avec leurs rires et leurs grimaces.

C'est un regard humain, profondément ému, sans aucun misérabilisme, bien au contraire, proche de la souffrance qui ne se dit pas, ancré dans cette marginalité qui est l'autre miroir de nos âmes froissées.

Nabil ne photographie pas des marginaux, il capte des instants de vie ou de survie avec la rigueur du poète. Ni pitié ni chagrin. Juste la vie dans ce qu'elle peut avoir de scandaleux, d'intolérable. Ainsi le travail du photographe rejoint et complète celui du cinéaste. Imaginer le monde, le filmer ou plutôt le deviner et le glisser dans une fiction qui reste collée à la réalité la plus dure.

Enfant de Sarcelles (banlieue de Paris assez modeste), Nabil n'a pas oublié ce que ses yeux, sa mémoire ont enregistré à la sauvette. Curieusement il retrouve aujourd'hui des visages et une détresse qui pratiquent toutes les dérisions et se moquent pas mal de ce qui pourrait advenir. C'est cela que Nabil a réussi à nous donner à voir. C'est un film immobile mais vivant, bouleversant et surtout sans complaisance. Il évoque « une armée d'ombres » qui passe et hante les nuits du monde, un monde réduit à quelques personnes, quelques visages versés dans un ciel si bleu et si noir.

*Tahar Ben Jelloun  
Prix Goncourt*



La faim de l'homme, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
160 x 240 cm  
Edition 1 exemplaire + 1 E.A

Ce qui nous unit, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
160 x 240 cm  
Edition 1 exemplaire + 1 E.A



Petite graine, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



12

*“ Ces photographies s’inscrivent dans la ligne de thèmes personnels du cinéaste avec une singulière assurance, où la noirceur est tendre et le désespoir souriant. Il est exceptionnel qu’un grand artiste comme lui garde dans l’inspiration de son art le contact avec les troisièmes sous-sol de l’humaine condition et sache transmuier les bas-fonds à la fois en cimetière des ogres, en terrain de chasse au trésor, en scène de débauche et en royaume de la fraternité.”*

— Mahi Binebine

Par ta grâce, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



Regarde-moi, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



## UNE PROMENADE DE NUIT

Au détour d'une ruelle croulant sous des bâtisses faites de boue et de crachat, on rencontre un clochard dans un coma éthylique baignant dans ses propres excréments, des dealers tels des fantômes hantant les ténèbres, une famille entière dormant à la belle étoile, bercée au son du tam-tam d'un enfant espiègle, des filles de joie qu'on devrait appeler filles de solitude, de déchéance et de malheur. Toute une galerie de personnages qui semble avoir poussé spontanément sur les décombres d'une humanité brisée, cannibalisée, chancelante. Nabil Ayouch nous montre des éclopés, des laissés-pour-comptes, la lie et le moisi de la société, comme autant de mauvaises herbes qui auraient germé par inadvertance. Mais n'y voyez là rien d'offensant : la floraison du chiendent ne fait-elle pas la magie des grands paysages ? Ne sommes-nous pas dans le plus beau pays du monde ?

Ces photographies s'inscrivent dans la ligne de thèmes personnels du cinéaste avec une singulière assurance, où la noirceur est tendre et le désespoir souriant. Il est exceptionnel qu'un grand artiste comme lui garde dans l'inspiration de son art le contact avec les troisièmes sous-sol de l'humaine condition et sache transmuier les bas-fonds à la fois en cimetière des ogres, en terrain de chasse au trésor, en scène de débauche et en royaume de la fraternité.

D'une approche artistique à l'autre, son inspiration sait se renouveler sans s'écarter du registre qui lui est personnel ; en chacun, il nous fait visiter son monde selon un itinéraire différent, mais en chacun aussi l'enfant qui y grandit et y parle est une part de lui-même.

Originaire de Sarcelles, une banlieue défavorisée de Paris, il s'est battu pour s'en sortir, se construire, s'élever. Il se fait un devoir aujourd'hui de corriger de notre paysage ce qui peut encore l'être, d'ôter les œillères à beaucoup d'entre nous qui vivons dans le déni, qui refusons de nous voir tels que nous sommes.

J'ai rencontré l'œuvre de Nabil Ayouch avant de rencontrer l'homme, grâce au bijou cinématographique *Ali Zaoua*, digne de *Los Olvidados* de Luis Buñuel. Mais Buñuel ne connaissait pas le bidonville de Sidi Moumen ; ni ses tôles ondulées, ni ses égouts éventrés, ni cette odeur de pourriture et de mort qui y sévit. Mais les misères se ressemblent, c'est bien connu. Nous avons ensuite travaillé ensemble car les démons qui l'habitent complotent avec les miens, car nous aimons de la même façon ce *Maroc qui nous fait mal* et qu'on voudrait voir meilleur pour nos enfants.

Mahi Binebine



Ne te réveille pas, 2013

Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond

53 x 80 cm

Edition 7 exemplaires + 2 E.A

Une question, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



*“ Dans un face-à-face avec Nabil Ayouch, il faut être fort, ou ne pas avoir peur de capituler. Si vous tentez l’expérience de son regard pénétrant, de sa patience, vous serez toujours celui qui en dit le plus. Il a la vie devant lui pour vous faire accoucher de votre vérité, c’est son métier. ”*

— Meriem Sebti

Tu ne m’auras point, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
160 x 240 cm  
Edition 1 exemplaire + 1 E.A



2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



À la vie



Arrimés



Ebony and Ivory



You are

## TU ME FERAS VIVRE

Les photographies que Nabil Ayouch offre en trois formats au regard du spectateur sont au nombre de trente-six. Chaque vue, chaque prise de vue n'advient qu'en un bref espace de temps. Des instantanés, donc. On peut s'habituer à la trivialité du quotidien sur lequel fut prélevé ce bref espace de temps. Journée ordinaire à laquelle succèdent d'autres journées ordinaires jusqu'au moment où se produira, peut-être, du nouveau qui changera ce quotidien inactuel, anhistorique. On dira alors que c'est une journée exceptionnelle.

Ce quotidien serait, en dépit de tout, moins beau, indifférent aux jours qui vont suivre et qui se disent : tout se passe maintenant mais rien ne se passe, et rien de nouveau ne se produit... C'est pourquoi ce quotidien sera simple trace d'une mémoire éphémère. Événements et signes inlassablement réitérés...

C'est ce que nous donnons apparemment à voir les photographies exposées. Quant à l'œil du photographe Nabil Ayouch, il révèle autre chose se trouvant là derrière, cachée et voilée. En effet, il est le photographe à qui le cinématographe apprend à ne pas tout dire. Par le biais de ses infinis potentiels, le cinématographe l'a plutôt exercé à voiler la plupart des choses.

Dans ce quotidien qui reste immobile, se trouve ce qu'Henri Bergson appelle dans *L'Évolution créatrice* « le temps du nouveau invisible ». C'est ce qui nous pousse, et les autres avec nous, à nous créer nous-mêmes et à maîtriser nos destinées et notre histoire personnelle, en quelque sorte. J'y reviendrai à la fin de cette notule.

Y a-t-il des mots pour que l'homme dise et pense sa douleur ? Face à la douleur des autres, comment accepterions-nous de garder une attitude de neutralité alors que nous sommes de l'autre côté, face au camp des vaincus, en train de regarder, spectateurs passifs, l'insoutenable ? Car si je souffre cela veut dire que je fais face, dans la plus haute solitude, à quelque chose qui m'arrive ou qui se produit devant mes yeux. Il y a dans ce quelque chose une souffrance qui m'oblige à ne jamais être la personne que je fus. Lorsque mon corps me trahit, lorsque toutes les possibilités de sortir de ma propre histoire, lorsque ce corps devient un objet d'expériences et

d'observations quotidiennes, que reste-t-il alors de la dignité de l'homme ?

*La Misère du monde.* Dans cet opus magnum, ce collectif dirigé par Pierre Bourdieu, celui-ci présente les douleurs indicibles de ces gens que la misère prive de s'exprimer et de se faire entendre. Le sociologue indique toutes ces douleurs que nous ne prenons habituellement pas en considération, les blessures vécues au sein des familles, dans des écoles, des sociétés, des administrations, dans les banlieues des grandes villes cruelles nuit et jour, où l'injustice des proches est atroce, est à l'origine d'une souffrance. Lorsque les valeurs, dans le monde des hommes et des affaires, deviennent un dispositif où la domination est pouvoir, alors le mépris, l'humiliation, le harcèlement sont généralement reconnus et légitimes, mais ils ne sont démythifiés que quand c'est déjà trop tard, quand le mal irréparable est causé : folie, violence, suicide... Certaines photographies de Nabil Ayouch (comme la photo du « Gnaoui », ou l'autre montrant un homme allongé au pied du mur) ressemblent au Cri d'Edvard Munch, cri qui, assourdissant, traverse encore le monde. Le non espoir, le malaise, la tristesse, la peur du futur (comme ces photographies représentant des enfants, la mère et sa petite fille, ou encore cette jeune femme rêvant d'un monde imaginaire à travers un appel reçu sur son téléphone portable...), ces sentiments sont cruels, les vocables « condamnation », « réprobation », « désapprobation » ne font que les rendre encore plus cruels.

Tous ces visages, visages d'enfants, de jeunes et de vieux, Nabil Ayouch les a plongés dans une quasi-obscureté, parfois totale, obscureté que ne fend qu'un faisceau de lumière artificielle exacerbant ainsi la tragédie que comportent ces scènes de vie (l'univers nocturne, faut-il le rappeler, est le temps que Ayouch préfère installer dans ses films). Ces créatures mises à mal accusent car elles sont désormais vivantes et elles ont le droit à la parole et à la vie, la survie. C'est pourquoi Nabil Ayouch cherchait à saisir et à capter des impressions de l'esprit au moment de photographier plus qu'il n'avait cherché à saisir les impressions de son propre œil. Ce mal noir, plein de souffrances, qui détruit tout désir de la vie, ne faut-il pas le filmer en

tant que témoignage vivant d'une profonde blessure dans un monde où le nombre de slogans revendiquant le droit à la vie, la liberté, la dignité, la justice sociale est plus grand que le nombre des habitants de notre planète ? Toutes ces images insistent sur une mémoire commune aux trois quarts de l'humanité occupant la planète terre, monde où la blessure est de plus en plus béante, elle se renouvelle constamment, monde absurde fondé sur les intérêts et où l'homme n'a pas de sens... Il est vrai que les disproportions entre tel ou tel espace sont tout à fait concevables, mais les forces du mal sont de plus en plus cupides. Les yeux de ces créatures ne le disent-ils pas ? Mais Nabil Ayouch a voulu que ces œuvres révèlent le secret suivant : il est dans le pouvoir de l'homme d'agir sur la pensée, la volonté, le désir tout comme sur d'autres choses en rapport avec la santé, la gloire... C'est possible, mais avec une bonne école, avec une meilleure université avec des professeurs distingués, avec un hôpital, un parlement, un gouvernement, des médias performants. Tout ce que vivent les gens n'est pas une fatalité. Il y a une autre vision qui s'appuie sur la raison. Dans cette vision, on fait la distinction entre la vérité et les apparences, entre ce qui est propre à l'homme et ce qui appartient aux autres, pour que l'homme vive individuellement une expérience totale, mais dans la paix et la sérénité, l'âme préservée de tout tourment. L'homme n'est pas ainsi reclus à une vie insoutenable, étrangère à ses désirs ou ses projets. Il pense au futur, les autres, chacun selon leur responsabilité, l'aident à réaliser ses rêves, tout en étant responsable vis-à-vis de lui-même, mais responsable de ses rapports avec les autres, rapports fondés sur la justice et conduisant vers l'Autre avec amour, respect et sagesse. Dans notre monde la politique est moins humaine, ses hommes sont amnésiques. La responsabilité de l'artiste consiste en effet à se soustraire à l'opportunisme ambiant. Sa responsabilité est de tenter d'aider les vaincus quels qu'ils soient.

Nabil Ayouch savait qu'il ne voulait pas, comme je l'aurais souhaité, exposer les douleurs de ces gens-là, ni leurs destins seulement, car c'est un artiste engagé socialement, comme il savait tout autant que ces univers représentés et les faits qu'ils comportent relèvent de notre

responsabilité, ils sont le fait de femmes et d'hommes, et donc nous ne pouvons pas les oublier sans le risque de nous condamner nous-mêmes à l'amnésie. Il est de notre devoir de nous attacher à cette histoire pour que nous en ayons une. Nous ne pouvons être témoins du futur si nous ne savons pas être témoins du passé. L'impératif « Tu ne tueras point » deviendra ce à quoi Emanuel Lévinas a pensé sous la formule « Tu me feras vivre ». Tu ne m'abandonneras pas en proie à la haine, l'exclusion, la marginalisation la « hogra ». C'est un aller sans retour vers l'Autre, un voyage qui ne s'accomplira que par la mise à nu radicale de ses propres blessures pour pouvoir panser celles des autres.

L'esprit de cette exposition d'œuvres photographiques s'est peut-être inspirée de cela et c'est ce qui pousse à s'y intéresser car le travail de l'imaginaire est orienté vers ce qui n'a pas été dit, vers le voilé, vers la marge des choses. Il est de notre devoir de nous y intéresser car la « réalité », lieu de notre vie, lieu que nous avons construit en commun, femmes et hommes, est un monde imparfait. La mise en garde, l'avertissement se profilent en arrière-fond de ces photographies que nous avons vécues et que nous vivons encore mais que nous n'avons pas assez vues. Toute blessure est ma blessure. Toute blessure est la blessure de celui qui regarde, dit en substance Thomas Hirschhorn car les images qui ont voulu s'arrêter sur les blessures des autres, ce sont les blessures du moi lui-même. Il n'y a pas lieu de se donner des excuses ni d'échapper à sa responsabilité. Ce sont les blessures de tout un chacun.

*Hassan Bourkia*

*Traduit de l'arabe par Kamal Toumi*

La raison de la colère, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



*“ Ce qui est fascinant dans ces images, ce sont les regards. Ils vous marquent et vous poursuivent. Non pour une quelconque culpabilité mais du simple fait qu’ils existent et qu’ils ne baissent pas les yeux devant la crudité de la vie.”*

— Tahar Ben Jelloun

Un mystère, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



L'effroi de l'araignée, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



32

*“ Ce n’est pas du rêve qu’on demande. Ce n’est pas de la curiosité, ni de la pitié qu’on veut voir naître. Simplyment la vérité, comme une vengeance. L’espoir, si cela se peut. Ou bien la vie, la commune vie.”*

— J.M.G.Le Clezio

Pâleur, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



## OMBRES FUYANTES...

**«Ce que la photographie reproduit à l'infini n'a lieu qu'une fois.»  
Roland Barthes**

Ces portraits sont des instantanés dans le sens étymologique du terme. Ils captent les moments fuyants de la vie et du quotidien. Leur force est telle qu'elle nous coupe le souffle. Happés par la force inhérente qui animent le regard du photographe, nous nous trouvons en plein dans le tragique de la vie. Un tragique qui semble émerger du vide, du corps recroquevillé sur lui-même, de ce regard perçant des enfants, comme de la joie de fumer solennellement une cigarette dans une position accroupie ; et qui nous propulse d'emblée dans une transe du regard...

Dans chaque prise se loge un récit, muet certes mais dont le bruissement grouillant de secrets (de polichinelle évidemment) qui nous assaillent. Car, si les personnages regardent l'objectif avec une hardiesse qui met en question l'interdit photographique d'antan, ce n'est nullement pour poser, mais se poser en tant que question. Leur regard invente pour nous la joie de se faire représenter, de jouir de ce moment évanescent et incalculable de se faire photographe. Barthes avait inventé le récit d'un condamné à mort à travers son portrait. Il l'a reconstruit selon la logique du regard qui se porte sur un autre regard figé dans le temps. Or, ici, le récit se faufile entre le regard et l'objectif pour nous atteindre en pleine pupille. Il nous vient d'un ici et maintenant qui se maintient entre le visible, le dicible, l'invisible et l'impossible.

Quel regard faut-il pour « broser » ces portraits, ces moments inscrits dans le temps et l'espace ? Ou, plutôt, quelle machine saura traduire le ruissellement du vécu en une sublime étrangeté ? Etrangeté disions-nous ? Oui, celle qui forge la singularité d'un visage, sa géographie mobile et sa présence à nous dans l'intimité de notre reconnaissance.

La photographie avait bien su déposséder la peinture de son privilège de dé-crire la réalité du corps et du visage depuis bien un siècle. De là est née cette belle aventure que cet art, pour longtemps considéré mineur, allait vivre comme l'une des plus

belles prouesses de l'art depuis Man Ray et bien d'autres. Mais qu'est ce que le portrait si ce n'est une identité visible en devenir, soumise aux multiples métamorphoses du représentable ?

Me viennent ici les moments captés pendant l'aventure coloniale par les officiers photographes. Se détournant de temps à autre de leur mission, ils ont capturé des instants hors du commun dans leur traversée du Maroc profond. Des visages qui redessinent la splendeur de l'altérité marocaine. La fascination était telle que le photographe semblait s'imprégner de cette différence intraitable, de ces traits dont la beauté sublime le transportait loin de ses préjugés et de son extranéité.

Nabil Ayouch est un arpenteur des marges, des parages et des visages. Il nous en a démontré l'évidence dans ses films, notamment dans *Ali Zaoua* et *Les Chevaux de Dieu*. Cependant, si la loi qui régit l'appareil cinématographique consiste à représenter, celle de l'objectif photographique est de présenter, de présentifier et de métamorphoser la présence à la caméra. C'est certainement ce qui explique la joie des enfants, leur façon de se mettre en scène devant l'œil « mécanique » [plutôt numérique] du Regardeur. Regardeur qui, par ailleurs, au rythme de ses pérégrinations nocturnes ou diurnes se transforme en un chasseur d'images dans la fluidité déconcertante du vécu et du vu.

Comment reconnaître la bonne prise ? Comment l'instantané peut-il inventer le moment ou l'instant photographique ? Ce regard d'aigle ne rate pas la scène, il ne la « rate » que pour la transformer en « mise en scène », en envolée lyrique.

Il y a beaucoup de lyrisme dans ces photographies. Une sensibilité à fleur de vu et de vécu. Une telle passion crée de prime abord une sympathie avec le personnage. Elle l'enveloppe d'une brume sépia qui le meut en « vision » onirique. La beauté du visage est ainsi réinventée au gré des mouvements. Une beauté qui nous interpelle dans notre intimité pensante, qui nous renvoie à notre

laideur, pendant longtemps chantée comme beauté. Le beau est là comme passage, dans le visage de cette fillette qui s'agrippe à sa grappe de raisin, dans le visage blafard de la maman qui en dit long sur ses blessures. Le regard de cette dernière est immanquablement celui d'une sainte devant l'hôtel... il scrute l'horizon de l'existence pour nous transporter au-delà du temps ! Il y a beaucoup de mouvement dans cette « séquence » ! Cela part de la fillette pour aboutir à la mère, entourée de ses trois enfants, le regard rivé vers ce qui pourrait advenir (de la mosquée, ce lieu vide et plein de mystères métaphysiques).

Nous pouvons ainsi lire ces photographies comme une chronique de la révélation (le mot est métaphysique, mais aussi techniquement photographique). Elles sont en effet la révélation du non-vu, de cette vie souterraine à la surface de la ville. Si visible mais non moins secrète. Nabil Ayouch dévoile ce que le quotidien voile. Il met à l'aise ces enfants qu'il a certainement connus, pour avoir filmé dans leur quartier. Les gamins crèvent l'écran de l'image par leur façon de se livrer au jeu photographique.

Et ces images lourdes de leurs secrets. Ces femmes livrées à l'attente d'une passe, guettant dans l'entrée sombre d'un vieil immeuble le passage d'un client assoiffé de chair ! Que d'histoires se chuchotent-elles dans le silence glacial du coin ? Le rendu photographique est si travaillé par le clair-obscur qu'il semble s'inspirer de la peinture d'un Rembrandt ! Quelque chose d'archaïque naît de cette scène. La beauté du visage est ainsi mise en exergue pour interpeller en nous le visage des déesses de l'amour...

La posture du clochard est d'une obscénité indélébile. La photographie porte à son paroxysme le désir de crever notre regard par la profondeur et l'acuité poignante de ce corps anonyme, livré à la puanteur lugubre, à une mort non annoncée.

Toute photographie se compose et se recompose devant nos yeux, comme si elle s'annonçait dans sa singularité intraitable. « La composition, écrit Henri Cartier Bresson, doit être une de nos préoccupations constantes, mais au moment de photographier elle ne peut être qu'intuitive, car nous sommes aux prises avec des instants fugitifs où les rapports sont mouvants ». Aussi, faut-il le réitérer, nous explorons cette propension de l'image à devenir récit dans les métamorphoses qu'elle subit dans sa conception et dans sa composition, comme dans sa part de réminiscence et de suggestion. La prise invente le sens de ce qu'elle semble mimer. Elle transfigure l'être-là du sujet, afin de l'offrir à nos yeux telle une offrande visuelle.

*Farid Zahi*



Et tu donnes



Des miettes



Car tu haïs



Comme ceux qui te méprisent

2013  
 Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
 53 x 80 cm  
 Edition 7 exemplaires + 2 E.A

*“ Dans ce chaos, gît un potentiel extraordinaire : de beauté, d’énergie, de bonté de cruauté, bref d’humanité que le regard ordinaire, banal et chargé d’images extérieures ne peut déceler.”*

— Moulim El Aroussi

Djellaba tiktou, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



## CHAQUE IMAGE PORTE UN FILM QUE L'ON CROIT AVOIR VU

Qu'il s'agisse de faire des films, faire œuvre sociale à Sidi Moumen ou, plus récemment, faire de la photographie, c'est un peu la même histoire qu'il nous raconte. Celle des déshérités, des laissés-pour-compte, des marginaux de la société marocaine. Sans misérabilisme ni prétention socialisante.

Sans être touche-à-tout, Nabil Ayouch est quand même tout cela à la fois : réalisateur, acteur engagé de la société civile marocaine et, bien qu'il s'en défende aujourd'hui, photographe. Fabriquer une image, fixe ou animée, c'est poser un regard patient sur un être, un paysage... et laisser son sujet, à son rythme, briser le silence.

Dans un face-à-face avec Nabil Ayouch, il faut être fort, ou ne pas avoir peur de capituler. Si vous tentez l'expérience de son regard pénétrant, de sa patience, vous serez toujours celui qui en dit le plus. Il a la vie devant lui pour vous faire accoucher de votre vérité, c'est son métier.

C'est l'expérience qu'ont dû vivre tous les personnages qui forment cette série « A la marge ».

Enfants rebelles, dealers, musicien gnaoua et sans abri endormi, familles dormant dans la rue, prostituées...

Tous ont été approchés par Ayouch de la même manière : avec une douceur désarmante qui a dû les pousser à se raconter. Il le dit lui-même : il faut être patient, venir, revenir, chercher ce gosse, cette femme, cette famille aperçus hier, imaginés pendant la nuit, à raconter demain.

De vrais portraits, dans des tirages au grain subtil et des formats en cinémascope, saisis dans des compositions très maîtrisées, placent le spectateur dans une posture dynamique par des procédés visuels très élaborés. Ici une redondance turquoise tisse le fil affectif entre une mère et son enfant, « Regarde-moi », là un motif graphique vertical vibrant tient la note de ce musicien endormi, « Djellaba tiktou », là encore un mouvement de vrille centrifuge nous conduit vers cet enfant vêtu de rouge, la forte tête du groupe, celle qui, d'un coup d'œil confère à tous les autres personnages de la scène des seconds rôles.

On n'est jamais loin du cinéma. Alors, Nabil, dites-nous... la photo comme carnet de croquis d'un futur film ? Oui, non, c'est plus compliqué. C'est la même chose en fait, la même exigence de profondeur psychologique, le même travail du regard.

C'est en tout cas ce que l'on comprend du soin si particulier apporté à la série des prostituées : montrées de façon métonymique, une jambe, la moitié d'un visage, dans un érotisme très subtil, elles seront le sujet de son prochain film.

Oui, on l'a bien senti. Chacune de ces images, shootées en 2013 « à la marge », pendant cet horaire surréel de l'avant-après ftour, où les rues de la capitale désertées gisent comme un décor de cinéma abandonné, est comme le pop-up d'un film qu'il n'a pas fait mais que l'on croit avoir vu.

C'est ça le miracle de la photographie : une vie entière dans une image fixe.

*Meriem Sebti*



L'art propre, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
160 x 240 cm  
Edition 1 exemplaire + 1 E.A

Le bienheureux, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



Mad street, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



Dans la vapeur moite, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



Un new deal, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



## LA FORCE DE LA MARGE

Une histoire complexe et particulière lie Nabil Ayouch à la question sociale. Il est connu surtout pour avoir réalisé des films sur des thématiques encore tabou dans la société marocaine, mais rares sont ceux qui connaissent son talent de photographe. L'occasion, de savoir qu'il s'est mis à la photographie, m'a été donnée quand j'ai reçu un mail de lui où il me déclarait ceci: « Je me suis mis à la photo depuis un an. (...) Il s'agit, à l'image de mes films, d'une série sur les marginaux ». Des mois s'écoulèrent où il a pu exposer au Carrousel du Louvre à Paris avant qu'il ne se décide à m'envoyer ses œuvres.

Pour quelqu'un comme moi qui réfléchit sur l'art et sa destinée je suis comblé d'avoir de la part de l'artiste lui-même une piste de lecture. Nabil Ayouch ne quitte donc pas sa démarche et sa philosophie, bien au contraire il les développe et leur donne une autre dimension. Détrompons-nous il ne s'agit pas de séquences de films ou de photos de plateau, il s'agit bel et bien d'une démarche artistique autonome qui condense là où le film tend à raconter, qui fixe les instants là où le film nous donne l'impression qu'il épouse notre temps réel et nous enveloppe dans la durée. Une démarche qui capte la réalité brûlante là où le cinéma tente de la représenter.

Les marginaux, c'est bien de ceux-là qu'il s'agit. Des personnages que l'œil du marocain nanti ne voit pas. Nous passons tous les jours par les lieux où ces êtres évoluent, mangent dans les réserves de nos déchets, s'habillent de ce que nos enfants ont abandonné et volent un moment de vie qu'ils ne connaissent que rarement. Dans leurs yeux ou dans leurs gestes se lit une tragédie qui reste à écrire ou à narrer ; Nabil Ayouch l'a bien entamée depuis son premier film. Quand on regarde les photos on se pose une question existentielle : qui a précédé l'autre, la photographie ou le film ?

Les photos nous donnent l'impression qu'elles ont été prises à des heures particulières de la journée. Une certaine complicité s'installe entre ces marginaux et l'objectif du photographe. Dans leurs regards éveillés ou dans leur sommeil paisible, dans leur affut d'un instant d'échange sexuel ou de vente de stupéfiants ou encore de moments de solitude dans ce monde pourtant en mouvement incessant, nous avons l'impression que les sujets se livrent à l'œil du photographe, au point de croire à un jeu de figuration. Rappelons que l'artiste avait déjà déniché des comédiens de talent dans ce monde en apparence chaotique.

Justement, et c'est le rôle de l'artiste ; il nomme le monde et le sort de l'occultation. Dans ce chaos, gît un potentiel extraordinaire : de beauté, d'énergie, de bonté, bref d'humanité que le regard ordinaire, banal et chargé d'images extérieures ne peut déceler. L'artiste réécrit, je suis tenté de dire recrée, le monde en récupérant des éléments disparates, en apparence, et nous les offre dans une cohérence que nous découvrons. Ce qui lie ce monde est certes la marginalité, mais l'artiste nous livre un monde complexe, riche chargé de tendresse et de cruauté.

Une bande d'enfants, des prostituées, des gnawa, un dealer, des prieurs, des familles ou encore un homme seul ; ils sont tous dans la rue, devant les maisons, adossés au mur, à la gare, au marché ; en action ou dormants, attentifs ou somnolant ; c'est la vie qui émane de ce monde. L'artiste déploie un effort considérable afin de nous rendre ce monde dans sa réalité cruelle et sans artifice. Aucune condescendance, aucun populisme. Son regard ne se pose pas sur le centre mais sur la marge. Le commun des mortels regarde, le centre, le lieu du pouvoir. Là où tous les regards convergent et attendent qu'ils soient vus, bénis et promus. L'artiste, par contre, balade son regard sur les abords, sur les bords et les bordures que la cécité humaine expulse, exclue, efface... L'artiste ne les invente pas, il les tire de leurs réserves et les met sous la lumière.

Sous la lumière de l'artiste, les sujets se présentent tels qu'ils sont. Avec quelques détails quand même ; les points de vues. Là, l'écriture photographique rencontre la narration filmique : des plongées et contre plongées, des cadrages serrés, sur des situations insolites, ou encore des relations particulières avec des portraits d'enfants essentiellement, où les sujets forcent l'admiration de l'artiste. L'objectif oublie consciemment ou inconsciemment des détails, les cachent par l'effet de la lumière afin de magnifier, montrer et renforcer des traits et des caractères de visages ou de situations particulières.

Un monde mouvant, éphémère et troublant.

*Moulim El Aroussi*



Belles de nuit, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A

Rendez-vous, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



*“ Ces images lourdes de leurs secrets. Ces femmes livrées à l’attente d’une passe, guettant dans l’entrée sombre d’un vieil immeuble le passage d’un client assoiffé de chair ! Que d’histoires se chuchotent-elles dans le silence glacial du coin ? ”*

— Farid Zahi

Dans la cage, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



En partage, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



Les joueurs de ronda, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



## LA PHOTOGRAPHIE ENTRE CHIEN ET LOUP

Lorsque j’ai visionné le corpus photographique reçu de Nabil Ayouch (qu’on connaît avant tout comme cinéaste et acteur culturel et social), la qualité des images que j’y ai découvertes pour la première fois m’a touché en m’engageant dans une lecture toute personnelle. Ce qui a par-dessus tout retenu mon attention dans ces photos, n’est pas leur évidente portée sociologique, indéniablement intéressante, mais plutôt leur dimension plastique et artistique. En effet, il y a une qualité poétique dans ces images qui mérite vraiment d’être appréciée par-delà leur aspect naturaliste. Et cette qualité s’exprime tant au niveau du moment que l’artiste a choisi de capter, qu’à celui de la lumière et de l’ombre qui la sous-tend, mais aussi dans la manière dont les sujets sont perçus et dont l’espace est vécu. C’est, me semble-t-il, cette qualité de l’image qui œuvre à arracher les clichés de Nabil Ayouch au simple registre de la photographie documentaire soucieuse d’enregistrer la spécificité des conditions de vie d’une tranche de la société pour les inscrire dans un registre esthétique plus universel où la réalité crue est sublimée en s’ouvrant, de manière inattendue, vers une dimension spirituelle.

**Du temps.** Nabil Ayouch a choisi d’explorer photographiquement une période particulière de l’année et un moment précis de la journée : la période du mois sacré musulman, le ramadan (celui de l’année 2013), et le court moment (à peine quelques 45 minutes) à cheval entre une vingtaine de minutes qui précèdent et celles qui suivent la rupture du jeûne.

Avec ce travail photographique, Nabil Ayouch ne semble pas être préoccupé par la narration. Il ne cherche pas simplement à nous raconter quelques anecdotes sociologiques se déployant à ce moment précis de la journée du ramadan. En effet, si le temps linéaire du récit narratif était vraiment sa préoccupation première, il aurait sans doute employé le moyen qu’il maîtrise si bien : l’image cinématographique. Or, ici, il a opté pour l’image fixe de la photographie et sa temporalité propre. Peut-être, ce moment qualitatif implique pour l’artiste un rapport spécifique à la lumière, à l’espace et aux sujets qui défie la temporalité narrative et qui, par conséquent, ne saurait être enregistré correctement par le rythme cinématographique de l’image en mouvement.

Manipulateur avisé de l’image photographique et de sa temporalité,

sa plastique et sa sémantique, Nabil Ayouch se montre donc, avec ces images, fasciné par la beauté et la richesse poétique de l’instant photographique et de sa capacité à condenser en une saisie iconique -celle de l’immédiateté et de la fixité outrepasant la dynamique du cours du temps- ce qui s’est passé, ce qui est en train de se dérouler et ce qui adviendra. Quand bien même la pratique photographique de l’artiste, en sa structure parfois séquentielle, est-elle foncièrement nourrie de la cinématographique.

**De la lumière.** En cherchant à focaliser son intérêt sur cette période transitoire de la journée, Nabil Ayouch investit le territoire de la photographie entre chien et loup. C’est à dire en ce moment incertain où le jour commence à céder sa place à la nuit. Il s’agit d’un moment d’indistinction où l’identité des êtres et des choses visibles se met à vaciller et à se métamorphoser, du fait que la lumière naturelle du jour disparaît pour laisser peu à peu la place à l’obscurité de la nuit et à l’éclairage artificiel.

Les photographies fixées par Nabil Ayouch de ce moment donc qui s’étale entre la chute de l’ambiance diurne et l’avènement de la nocturne, baignent dans une atmosphère lumineuse singulière qui accorde davantage de place à l’ombre qu’à la lumière avec ici et là des contrastes plus ou moins forts entre parcelles de l’image intensément éclairées et celles des zones où règnent les ténèbres, cela avec un penchant prépondérant pour le clair-obscur. À ce jeu entre obscurité et luminosité, s’ajoute une charge thermique qui oscille d’une image à l’autre entre ambiances froides et sèches et ambiances chaudes et par endroit comme suintantes d’humidité.

Certains personnages paraissent parfois comme nimbés d’une lumière subtile et quasi-religieuse, ainsi de cette photo où l’on voit une mère qui porte sur le dos son enfant comme auréolé d’une subtile lumière bleue que souligne une lisière au reflets argentés. Dans des vues qui offrent des structures graphiques d’écritures ou d’ornements, le photographe se plait visiblement à enregistrer des ondulations de parcours de lumière et d’ombre. Il en va ainsi de cette photo où l’on voit une mère avec ses enfants installés dans une chambre à coucher de fortune bricolée en

délimitant à l’aide de boîtes de carton une portion de trottoir couverte de couvertures ornées de zébrures. C’est également le cas de « Djellaba tiktou » où la lumière circule d’un ornement à un autre, des motifs de la tenue vestimentaire et du tambour jusqu’à ceux du mur contre lequel est adossé le musicien au repos. C’est encore le cas de celle intitulée « Défi » où l’on voit, par simple déploiement de nattes sillonnées de rythmes de motifs décoratifs, une ruelle transformée en mosquée où des ornements lumineux trouvent leur échos harmonieux en des jeux d’ombres et de lumières qui animent les bâtiments environnants et qui génèrent en ce lieu modeste une atmosphère irréelle susceptible d’ouvrir sur une dimension spirituelle.

**De l’espace.** Non seulement, Nabil Ayouch a choisi de photographier une période particulière de l’année et un moment précis de la journée, mais il s’est limité à une portion urbaine dans la mégapole casablancaise, à un quartier, voire à quelques ruelles seulement, pour ne pas dire quelques parcelles de trottoir. Excepté, peut-être, la photo qui vient d’être évoquée, « Défi » et celle intitulée « Bleue », l’espace urbain, encore moins l’architecture, ne semble pas intéresser en tant que tel le photographe qui centre son regard sur les sujets humains. Seuls quelques détails spatiaux, qui apparaissent ici et là, permettent de se repérer dans ses photos dont le cadrage et l’éclairage n’offrent que des perspectives réduites, floues, sombres et brumeuses. En effet, dans ses photographies, Nabil Ayouch use subtilement de quelques fragments de rue ou d’architecture comme indicateurs spatiaux qui assurent de manière efficace la localisation des scènes dans l’espace urbain sans jamais offrir la possibilité d’identifier clairement d’où proviennent ces fragments. Le pavage d’un trottoir, le revêtement en mosaïque d’un mur, l’encadrement d’une porte, etc. suffisent largement pour bien situer les scènes sans en dire trop sur l’espace précis où elles se déroulent réellement.

**Des sujets.** Plus que l’espace urbain, le sujet humain demeure au cœur des préoccupations de Nabil Ayouch qui a fait ici le choix de photographier une tranche particulière de la société, celle des petites gens et des déshérités, voire des marginaux. Des femmes et des hommes, des vieux et des jeunes, des ouvriers et des prostituées, des mamans et des

enfants,... des humains en activité ou en détente, en train de jouer, de prier, de commercer, de manger, de dormir...

Ces humains ne sont pas des personnages que le photographe met en scène. Il partage un moment de proximité avec eux et par conséquent nous entraîne à le partager avec eux à notre tour. Ainsi, les relations se tissent entre eux d’une part, et d’autre part entre eux et nous. L’œil du photographe est attentif à tout, aux costumes, aux gestes, aux attitudes, aux regards, aux expressions... Mais, loin de toute approche misérabiliste, il nous introduit dans un univers qui n’est pas dépourvu de dignité, un univers riche de poésie et d’émotion génératrices, non d’une compassion, mais plutôt d’une forme d’empathie ou de sympathie.

Si l’artiste n’était préoccupé que par la production d’un simple constat de la réalité sociale. Si ses photographies n’étaient que de simples clichés illustrant la vie de la rue, elles n’auraient sans aucun doute qu’un piètre effet sur nous. Or, ces photos, parce que porteuses d’une profonde vision, sont génératrices d’émotion. Une vision que seule peut construire la longue expérience d’un professionnel de la représentation visuelle dont l’expertise est fondée sur une culture stratifiée de la production technique et plastique de l’image et la fine connaissance de ses codes et de son fonctionnement artistique.

Comment produire autre chose que de simples jolies photos des gens de la rue, telle semble être en fin de compte la préoccupation fondamentale de Nabil Ayouch qui demeure, dans sa conquête du réel, en quête permanente d’un supplément d’âme.

*Mohamed Rachdi*

*“ Nous ne pouvons être témoins du futur si nous ne savons pas être témoins du passé. (...) C'est un aller sans retour vers l'Autre, un voyage qui ne s'accomplira que par la mise à nu radicale de ses propres blessures pour pouvoir panser celles des autres.”*

— Hassan Bourkia

Père et fils, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



De bruit et de tumulte, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



Les fils du ciel, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
53 x 80 cm  
Edition 7 exemplaires + 2 E.A



Défi, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



*“ Loin de toute approche misérabiliste, il nous introduit dans un univers qui n'est pas dépourvu de dignité, un univers riche de poésie et d'émotion génératrices, non d'une compassion, mais plutôt d'une forme d'empathie ou de sympathie. ”*

— Mohamed Rachdi

Bleue, 2013  
Tirage numérique sur papier Fine Art contrecollé sur alucobond  
100 x 150 cm  
Edition 5 exemplaires + 2 E.A



# BIOGRAPHIE



Nabil Ayouch est né le 01 avril 1969 à Paris. Il travaille entre Casablanca et Paris.

En 1997, Nabil Ayouch réalise son premier long métrage, « Mektoub », qui comme « Ali Zaoua » (2000) a représenté le Maroc aux Oscars, puis viennent « Une minute de Soleil en moins » (2003) et « Whatever Lola Wants » (2008), produit par Pathé. Son premier court-métrage en 1992, « Les Pierres bleues du Désert » révèle Jamel Debouzze.

En 2009, il conçoit et met en scène le spectacle de clôture du Forum Economique Mondial de Davos, après avoir mis en scène plusieurs spectacles vivants tel que l'ouverture du Temps du Maroc en France au Château de Versailles en 1999.

Nabil Ayouch crée en 1999 Ali n' Productions, société avec laquelle il aide de jeunes réalisateurs à se lancer grâce à des initiatives telles que le Prix Mohamed Reggab, concours de scénario et production de 8 courts métrages en 35 mm. Entre 2005 et 2010, il produit 40 films de genre dans le cadre de la Film Industry. En 2006, il lance le programme Meda Films Development -avec le soutien de l'Union Européenne et de la Fondation du Festival International du Film de Marrakech- une structure d'accompagnement des producteurs et scénaristes des dix pays de la Rive Sud de la Méditerranée, dans la phase de développement de leurs films.

Nabil Ayouch fonde le G.A.R.P. (Groupement des Auteurs, Réalisateurs, Producteurs) en 2002 et la « Coalition Marocaine pour la Diversité Culturelle » en 2003. En 2008, il participe à la

création de l'Association Marocaine de lutte contre le Piratage, qu'il préside.

En 2011, il est nommé au Conseil Economique, social et Environnemental.

En 2011 également, il sort son premier documentaire de long métrage, « My Land », qu'il a tourné au Proche-Orient.

Nabil Ayouch termine en 2012 « Les Chevaux de Dieu », adaptation au cinéma du roman de Mahi Binebine « Les étoiles de Sidi Moumen », qui s'inspire des attentats du 16 mai 2003 à Casablanca. Sélection officielle au festival de Cannes (Prix François Chalais), le film représente le Maroc aux Golden Globes et aux Oscars et remporte 26 prix à l'international.

Début 2014, il ouvre avec Mahi Binebine, à travers la Fondation Ali Zaoua – qu'il préside – un Centre Culturel destiné aux jeunes dans le quartier périphérique de Sidi Moumen, dont sont issus les kamikazes du 16 mai 2003.

A ce jour, près de 400 enfants et adolescents sont inscrits au Centre « Les étoiles de Sidi Moumen » et viennent y apprendre toutes les formes d'expression artistique.

En novembre 2014, le musée du Louvre rend hommage à Nabil Ayouch en lui offrant une carte blanche de 3 jours pendant laquelle une grande partie de son travail a été montrée au public parisien.

## EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

**2015** « A la marge », La Galerie 38, Casablanca

**2014** Carte blanche à Nabil Ayouch au musée du Louvre (Paris).

## FILMOGRAPHIE

**2014** Travail dans les quartiers périphériques de Casablanca pour donner accès aux jeunes à la culture jusqu'à l'ouverture officielle du Centre « Les étoiles de Sidi Moumen » en mars 2014, par le biais de la Fondation Ali Zaoua.

**2012** « Les Chevaux de Dieu » Long métrage de Fiction. 110 min. Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Ali n' Productions (Maroc), YC Aligator (Belgique) Artemis (Belgique). Distribution : Stone Angels. 26 prix internationaux à ce jour. Sélection officielle au festival de Cannes 2012. Sélection officielle Marocaine aux Oscar. Prix du meilleur film étranger aux Prix Lumières.

**2011** « My Land », Long métrage documentaire. 81 min. Production : Les Films du Nouveau Monde (France), Yade French Connection (France) et Ali n' Productions (Maroc). Distribution : Les Films de l'Atalante. Prix de la meilleure musique et du meilleur montage au festival de Tanger 2011. Prix du meilleur documentaire au Festival méditerranéen de Tétouan 2012. Prix Coup de Cœur du Public au festival Cinéalma (Nice) Prix de la presse au festival de Fameck. Sélections dans de nombreux festival en France, USA, Palestine, Maroc, etc.

**2008** « Whatever Lola Wants ». Long métrage de fiction. 115 min. Production: Pathé Productions. Distribution: Pathé Distribution. Vendu dans 33 pays. Grand Prix du meilleur film au Festival National Marocain (2008) Sélections à Tribeca, Dubaï, Marrakech, New Delhi, FESPACO, etc.

**2003** « Une minute de soleil en moins ». Long métrage, collection « Masculin/Feminin », pour la chaîne Arte. Prix des Industries Techniques au Festival Méditerranéen de Montpellier.

**2000** « Ali Zaoua ». Long métrage de fiction. 100 min. Production : Playtime (France), Ali n' Productions (Maroc). Distribution : Océans Films. Sélection officielle marocaine aux Oscars 2001. Vendu dans 28 pays. Classé dans les « 1001 films you must see before you die », selected and written by leading international critics. General editor : Steven Jay Schneider. 44 prix obtenus dans divers festivals internationaux : Montréal (Canada), Namur, Bruxelles (Belgique), Khouribga, Marrakech (Maroc), Stockholm (Suède), Amiens (France), Manheim (Allemagne), Ouagadougou (Burkina-Fasso), Kérala (Inde), Milan (Italie), Zlin (République Tchèque), Cologne (Allemagne), etc.

**1998** « Mektoub » Premier long métrage de fiction. 90 min. Sélection officielle marocaine aux Oscars 1998. Prix du meilleur film arabe et Prix de la meilleure première œuvre au Festival International du Film du Caire. Prix spécial du jury à Oslo. Sélectionné dans une trentaine de festivals internationaux (Berlin, Rotterdam, Gant, etc.)

**1994** « Vendeur de Silence ». 26 min. Prix de la meilleure réalisation au Festival National du Film de Tanger. Sélections dans de nombreux festivals internationaux.

**1993** « Hertzienne Connexion ». 4 min. Festival des Films du Monde à Montréal. Diffusé sur Arte et la ZDF.

**1992** « Les pierres bleues du désert ». 21 min. Une vingtaine de festivals à travers le monde. Prix Canal + au Festival du Film Méditerranéen de Bastia (France). Diffusé sur Canal +, la RTM, Canal Horizon, 2M, France 2 et Paris Première.

## REMERCIEMENTS

J.M.G.Le Clezio  
Tahar Ben Jelloun  
Mahi Binebine  
Hassan Bourkia  
Farid Zahi  
Meriem Sebti  
Moulim El Aroussi  
Mohamed Rachdi  
Safaa Baraka  
Saloua Fazroun

## PARTENAIRE



## CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Nabil Ayouch

## CONCEPTION

Ida Majdoub  
Youness Ettarbaoui  
Soukaina Rachid



38, bd Abdelhadi Boutaleb (ex-route d'Azemmour)  
Aïn Diab, Casablanca, Maroc  
www.lagalerie38.com  
Mail : lagalerie38@gmail.com  
Tél : +212 (0)5 22 94 39 75 / +212 (0) 6 61 05 77 25

Dépôt légal : 2015M00686  
ISBN : 978-9954-570-18-0  
ISSN : 2028 - 3156

38  
la galerie